

Enfants de l'éducation cinématographique Une étincelle en guise de souvenir

Nicolas Gendron

Dossier Éducation cinématographique
Volume 35, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2017). Enfants de l'éducation cinématographique : une étincelle en guise de souvenir. *Ciné-Bulles*, 35 (3), 35–37.

Enfants de l'éducation cinématographique **Une étincelle en guise de souvenir**

NICOLAS GENDRON

On ne naît pas cinéophile, on le devient, comme dirait l'autre. Et l'étincelle cinéphilique emprunte plusieurs voies au détour des salles obscures et des mentors lumineux. Plans rapprochés sur cinq de ces « enfants de l'éducation cinématographique ».

Jim

Rédacteur, entre autres, pour Pieuvre.ca et gérant dans un Superclub Vidéotron, Jim Spionek-Chartrand a bénéficié durant toute sa jeunesse d'une agréable tradition : chaque soir de fin de semaine signifiait le visionnement d'un film en famille. « La passion a débuté ainsi. Mon père était fan de Tarantino et avait hâte que je voie **Pulp Fiction**. Puis, je me suis mis à regarder de plus en plus de films par moi-même. Du **Cuirassé Potemkine** à **Singin' in the Rain**, en passant par **Nosferatu**, que j'avais utilisé pour un travail d'histoire en 4^e secondaire! C'est maintenant moi qui choisis les films et mes parents ne rechignent pas devant un **Dogtooth** en grec, avec sous-titres! »

D'abord attiré par la photographie, Jim a rapidement été reconnu comme « Monsieur Cinéma ». « J'utilisais le montage vidéo comme forme d'exposé oral pour sortir de l'ordinaire. Un enseignant d'art m'a beaucoup aidé en me faisant voir **La Belle et la Bête** de Cocteau, **Blade Runner**, **Trainspotting**...

On regardait aussi des films en lien avec la matière, je pense à **Beaumarchais, l'insolent**, à **Nuit et Brouillard**. J'ai commencé à fréquenter les festivals vers la fin du secondaire et l'expérience de voir autant de gens se rassembler autour de films inédits était toujours singulière. Avec des enseignants comme Bernard Perron ou Marcel Jean à l'Université de Montréal, ou avec ma fréquentation plus assidue des événements cinématographiques, ma cinéphilie a vraiment pris une forme plus concise qui m'habite encore.

« À ma succursale, où se retrouvent les amateurs de cinéma dans un lieu de plus en plus rare, je me suis d'ailleurs bâti depuis huit ans une réputation des plus favorables par ma façon de partager ma passion. Et si la télévision a pris de l'ampleur, la cinéphilie n'est pas en danger. Je le constate chaque jour à force d'échanger avec les clients. »

Sophie

Récemment formée en théâtre à l'Université d'Ottawa, Sophie Régimbald a d'abord développé sa passion du cinéma par une enfance sous le sceau des films de Disney et de Tim Burton. « Mon père a toujours partagé avec moi ses coups de cœur pour les films d'horreur, de guerre et les westerns aussi. Je suis devenue cinéophile vers l'âge de 13 ans, lorsque j'ai



Jim Spionek-Chartrand s'entretient avec Abdellatif Kechiche au moment de la sortie de *Vénus noire* en 2011 pour le Côté Blogue d'Archambault

acquis la maturité pour comprendre l'esthétique et l'essence d'un film. Les profs au secondaire utilisaient parfois le cinéma pour pousser la réflexion plus loin. Dans le cours d'éthique et culture religieuse, par exemple, on nous avait fait regarder *Gattaca* en nous questionnant sur la moralité de modifier son identité. Ou en français, mon prof nous avait montré *Das Experiment*, afin d'illustrer le rapport entre l'autorité et ceux qui la subissent.

« À l'Université de Montréal, pendant mon certificat en études cinématographiques, j'ai adoré le montage avec la pellicule, que l'on collait à la main. J'ai beaucoup appris sur l'écriture d'un scénario, l'histoire du cinéma, le cadrage, le jeu devant la caméra et le processus de tournage d'un film. Durant quatre étés, j'ai pu transmettre ces notions cinématographiques à des enfants entre 8 et 13 ans, dans un camp de jour spécialisé. C'est moi qui bâtissais le cours, qui reposait surtout sur l'idée de tourner un film avec eux. Dans tous les groupes, des enfants disaient vouloir devenir réalisateur, caméraman ou acteur. S'ils étaient surpris par la charge de travail qu'exige le cinéma, ça ne les fascinait pas moins pour autant. Personnellement, je compte bien un jour amener mon bagage cinématographique dans mes futures créations théâtrales, ne serait-ce que d'un point de vue esthétique. »

Simon

L'œuvre de Simon Boulerice, homme de théâtre et auteur prolifique, est traversé par son amour du cinéma, de l'influence de

Polanski dans la pièce *PIG* à l'omniprésence du *Cendrillon* de Disney dans le roman *Javotte*, puisqu'il a littéralement grandi dans un club vidéo, au tournant des années 1980 et 1990. « J'ai appris la fiction d'abord par le cinéma. Mes parents avaient un commerce à Saint-Rémi : le Carrefour du vidéo L & M enregistré. Après les classes à l'école primaire, je me rappelle que l'autobus nous laissait, ma grande sœur et moi, au Club vidéo plutôt qu'à la maison. Parmi les films diffusés en boucle : *Une jolie femme*, la version française de *Pretty Woman*, dont ma sœur et moi jouions les répliques en cœur avec Julia Roberts et Richard Gere, sans comprendre les enjeux sensuels de leur relation. Ma ferveur était immense. »

Bientôt, Boulerice est en âge de travailler dans le commerce familial, apposant ou retirant, selon leurs disponibilités, des jetons sur les boîtiers des VHS. « Dans les moments d'accalmie, j'y lisais attentivement chaque synopsis, j'étudiais les génériques, je retenais les noms des réalisateurs, je reconnaissais l'identité d'acteurs de seconde zone. Je devenais un archiviste rigoureux. Le soir, je regardais les films que je m'étais plu à m'imaginer toute la journée. Rétrospectivement, je conçois bien que ce jeu ait déployé ma créativité et nourri généreusement ma mythologie. La littérature s'est installée dans ma vie d'abord par les boîtiers de VHS. Et quand j'entends que mes romans ont quelque chose de cinématographique, je souris, le cœur tourné vers le Carrefour du vidéo L & M enregistré. » Dans le seul roman *Le Premier qui rira*, on reconnaît les influences d'un Robert Altman ou d'un Jacques Leduc façon *Trois Pommes à côté du sommeil*.

Claire

Présidente de l'Association québécoise des critiques de cinéma, plume de la revue *Séquences*, Claire Valade doit sa cinéphilie à son père, réalisateur à Radio-Canada, puis à deux enseignants pour le moins « magiques » — c'est elle qui le dit! « Dès ma première session au cégep, j'ai découvert le bonheur de prof qu'était Roland Haché dans le cours de Langage cinématographique. À cause de mon père, je connaissais déjà une bonne partie du vocabulaire qu'il nous enseignait, mais ses méthodes le rendaient plus vivant, plus palpable.

« Pour nous faire prendre conscience que chaque élément doit être conçu, pensé et placé dans le film par le cinéaste de façon concrète — prenons la musique, par exemple —, il montrait l'extrait de l'ouverture de *The Sound of Music*, avec Julie Andrews qui chante *The Hills are alive*. Je me souviens encore vivement comment il arrêtait la cassette VHS pour demander, très sérieusement "Où est l'orchestre? Derrière la montagne, en arrière de Julie?" Il donnait envie de voir autre chose, de

découvrir plus que le cinéma hollywoodien. Il insistait sur la différence entre cinéma hollywoodien et cinéma américain, c'est le premier qui m'a initié à cette distinction. On a vu du Altman et du Scorsese avec lui, mais aussi le **Gina** d'Arcand, du Truffaut, du Godard et des films chinois.

« Mon père m'a initiée au cinéma et fait découvrir les classiques; Roland m'a ouvert d'autres avenues et fait comprendre concrètement le langage du cinéma; et à l'université, Marc Gervais (mon prof, mon mentor, mon ami) a ancré ma façon de voir le cinéma et m'a "donné le droit" de croire en moi et en ma vision: basée subjectivement sur l'émotion de l'expérience, analysée objectivement à partir de ce que le langage donne à comprendre ou tente d'exprimer (ce que Marc appelait "la texture et la structure"). J'utilise toujours aujourd'hui les mêmes techniques d'analyse dans mon travail. Leur héritage m'accompagne encore tous les jours, jusque dans ma façon de voir le monde. »

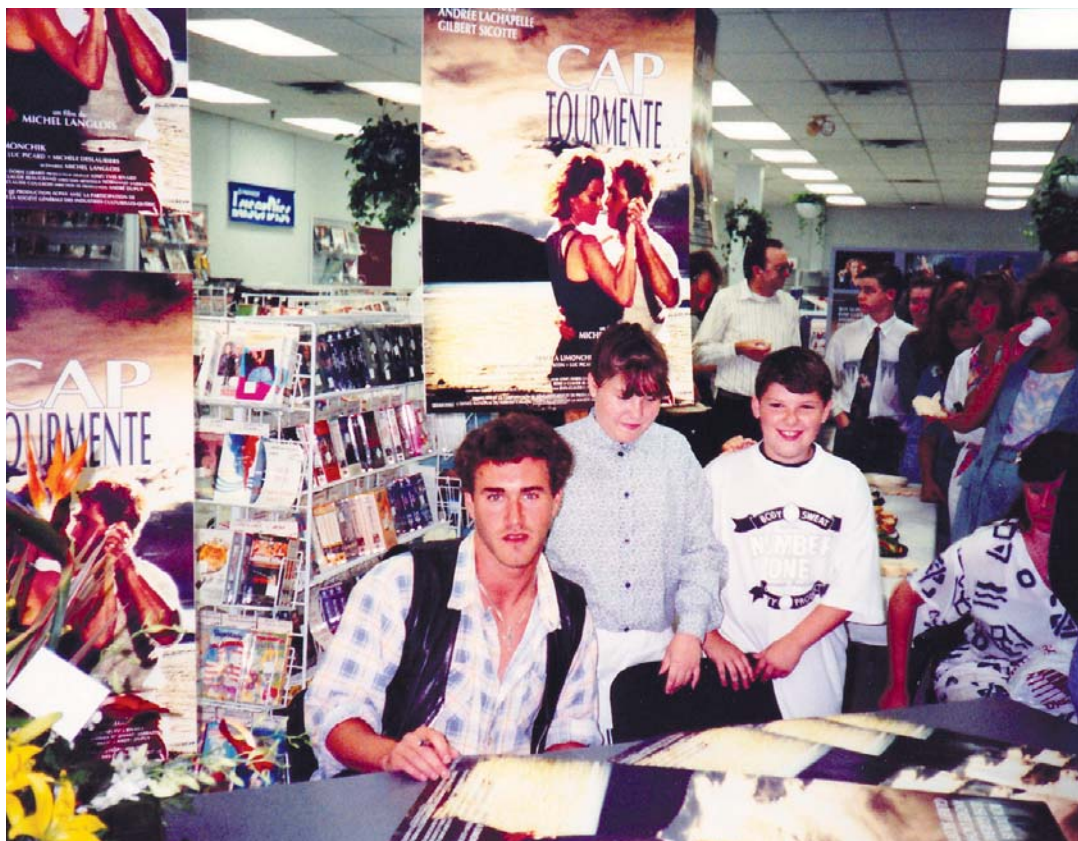
Sébastien

Réalisateur vidéo et animateur graphique chez Lüz Studio, à Montréal, Sébastien Deschênes a eu la piqûre du cinéma par un festival, et pas n'importe lequel: le plus vieux festival de films pour la jeunesse en Amérique du Nord! « J'ai vraiment grandi avec le Carrousel, à Rimouski, d'où je viens. Le festival aura bientôt 35 ans, et moi 33... Chaque année, on y allait avec l'école, pour voir un film ou participer à des ateliers. Ce sont surtout les ateliers qui m'ont marqué. En première année, on avait fait un atelier de *stop motion* avec Co Hoedeman, un maître de l'ONE, peu après son succès **Le Château de sable**. On avait déchiré du papier et on l'avait animé sous la caméra.

« Dès 12 ans, je voulais faire du cinéma d'animation. Je me voyais déjà au studio Disney. À partir de secondaire 1, j'ai participé aux ateliers du Carrousel appelés "La lanterne magique", durant une fin de semaine où, sur une trame sonore de 30 secondes, on devait réaliser un court métrage d'animation, image par image. En secondaire 5, j'ai gagné une bourse de Télétoon, avec *Guillaume Tell*, mon premier court officiel, réalisé à l'école. Il a ensuite été présenté dans un volet amateur du Carrousel! Même durant mes études en animation à

l'Université Concordia, j'ai continué de m'impliquer dans le festival, entre autres, comme animateur que ce soit pendant la semaine de relâche ou durant l'été, dans les camps de jour. Ça culminait au gala d'ouverture du festival, où les jeunes étaient invités à voir le résultat final de leur court en *stop motion*. Et l'on m'a donné des crédits universitaires pour ces ateliers dans les terrains de jeux!

« À Concordia, la plupart de nos enseignants étaient très actifs dans le milieu, dont Shira Avni, Torill Kove, qui venait de



Simon Boulerice et sa « grande sœur » prennent la pose avec Roy Dupuis lors d'une activité promotionnelle à l'occasion de la parution en VHS de **Cap Tourmente** de Michel Langlois en 1993

gagner un Oscar pour **Le Poète danois**, Raymond Dumas, qui faisait la caméra des films de Ryan Larkin, etc. Le contact avec eux était très précieux. D'ailleurs, je me souviens qu'un de mes profs m'avait dit: "Si vous pouvez le faire en *live*, ce n'est pas un bon sujet pour de l'animation." Autrement dit, servez-vous du médium pour dépasser les frontières. Sans le Carrousel et ses ateliers, je n'aurais sans doute pas développé autant d'intérêt pour le cinéma d'animation, surtout en région. » Preuve que le septième art sait enfanter autant de passions que de vocations. ☞